

Marcel Jousse (1886-1961) est le fondateur de l'anthropologie du geste et du rythme (ou l'anthropologie vivante et dynamique). Il fût reconnu comme l'un des chercheurs scientifiques français les plus originaux de la période – très féconde mais méconnue – de l'entre-deux-guerres. Pourtant, en dehors d'un cercle très restreint d'admirateurs éclairés, il est passé dans l'oubli. La France, en particulier, ne retient que la figure de Lévi-Strauss qui est considéré comme le fondateur de l'anthropologie moderne.

Qu'est-ce qui explique cette éclipse ? Et qu'est-ce qui justifie, qu'aujourd'hui, 50 ans après sa mort, des savants, des artistes et des pédagogues partent à la redécouverte de ce génie oublié du XX^e siècle ? Pour comprendre cela, il nous faut partir en quête de l'homme autant que de son œuvre, car ils sont inséparables : « l'histoire de mon œuvre est celle de ma vie. L'histoire de ma vie est celle de mon œuvre ».

Je suis donc parti de ce « commandement », de ce LOGOS jouszien pour commencer un parcours introductif à sa vie et sa pensée. En effet, vouloir établir sa « pensée », sa doctrine en quelque sorte, sans prendre en compte la vie du savant eût été une trahison vis-à-vis de l'homme autant qu'une erreur épistémologique grave.

L'anthropologie du geste et du rythme de M. Jousse est essentiellement une méthodologie transdisciplinaire... et probablement la première du XX^e siècle. Celle-ci ne se comprend et ne s'explique qu'à partir du tissu très dense de relations amicales et intellectuelles qui ont jalonné son parcours. En conséquence, la disparition de ce réseau explique (en partie) le coma dans lequel tombe l'héritage jouszien, spécialement dans le monde universitaire.

Dans cet article, je me propose de vous retracer, d'une manière concentrée, l'itinéraire de Marcel Jousse en relation avec les aspects principaux de son anthropologie.

Marcel Jousse n'a pas écrit d'œuvre à proprement parler. Il ne fût pas un grand écrivain français contrairement à son ami Teilhard de Chardin. Cela explique aussi qu'il

n'est pas eu de postérité à la hauteur de son génie. En France, si l'on veut vraiment exister, il faut être un grand écrivain. Cette règle est aussi valable pour des hommes politiques ou des religieux. Richelieu ou plus près de nous le général de Gaulle doivent leur gloire posthume à leur plume. Napoléon lui-même n'aura survécu à Waterloo et à Sainte-Hélène que par la Grace de son testament dicté à Las Casas.

Marcel Jousse n'eut pas cette possibilité : par exemple, il publia aux éditions SPES, en 1930, *Les Rabbis d'Israël, genre de la maxime*. Ce titre devait être le premier d'une longue série mais Bonsirven s'opposa au projet. Après guerre, Jousse a le projet d'une synthèse de son travail, dont il ne nous reste que le plan. La maladie qui le tarade et le diminue jour après jour de 1954 à 1961 ne lui permet pas de gagner cette dernière bataille. Jousse transmet alors ses « dernières dictées » à Gabrielle Baron, sa fidèle collaboratrice. Il s'agit des derniers jaillissements de son intelligence qu'il lance à sa partenaire. Ses réflexions y sont extrêmement profondes, mais relativement anarchiques. Edgard Sienaert, anthropologue jouszien en Afrique du Sud, les a rassemblées en un volume et a donné une cohésion d'ensemble à des notes disparates. Alors, quelles sont les matériaux à disposition pour ceux qui désirent goûter à ses enseignements ?

Les sources les plus importantes et les plus accessibles sont les cours de Jousse¹. Jousse écrivit aussi une série de petits mémoires portant sur les points essentiels de sa démarche. Il demandait à ses élèves et à ses auditeurs d'en avoir une connaissance précise. Surtout, il y a son ouvrage fondateur *Le Style Oral rythmique et mnémotechnique chez les verbo-moteurs*, écrit en 1925. Cet ouvrage lance sa carrière scientifique. Il est composé de citations extraites de 500 livres. Jousse les synthétise et le oriente selon sa propre logique ; par cette méthode singulière, Jousse veut montrer que sa thèse, aussi originale soit-elle, est corroborée par les disciplines scientifiques et les observations de son époque. Il veut aussi démontrer tout l'intérêt de lier ensemble des travaux de spécialités très diverses afin de comprendre le

1. Ils ont été sténographiés par des sténographes professionnelles, puis dactylographiés par Gabrielle Baron, puis, ils ont été numérisés par une entreprise de digitalisation industrielle de documents. Rémy Guérinel est à l'origine de l'initiative et en convainquit l'association Marcel Jousse du bien fondé. Ce patrimoine représente désormais 1000 heures de cours et de conférences, c'est-à-dire 20000 pages dactylographiées disponibles en pdf.

« composé humain », dans toute sa complexité. Une seule science ne suffit pas et la division des forces est une faiblesse, une faute épistémologie et méthodologique. Ainsi, toute sa vie, Jousse l'officier d'artillerie de 14/18 recherchera la liaison des armes, afin de conquérir un savoir plus vaste et plus profond que la spécialisation à outrance ne peut établir.

L'ENFANCE PAYSANNE, MATRICE DE L'ANTHROPOLOGIE DU GESTE

M. Jousse est issu d'une famille de paysans de la Sarthe. Ce terreau détermine sa vie, ses recherches futures et surtout l'épistémè « paysanne » et « gallo-galiléenne » qui sous-tendent son anthropologie. Le dialecte sarthois est sa langue maternelle, et la tradition orale de la région, sa première culture, sa matrice.

Sa mère, justement, joue un rôle capital. Elle lui transmet les gestes et les cantilènes (en sarthois) traditionnels et lui fait découvrir l'évangile de cette façon. Rétrospectivement, Jousse reconnaîtra qu'il a ainsi, durant son enfance, intususcusceptionné les fondements et la mécanique de la tradition orale. Il porte désormais en lui les rythmes profonds et les gestes qui, sous des formes culturelles variées, se retrouvent chez tous les peuples du monde (en tout cas, ceux qui n'ont pas détruit leur tradition). Ces mécanismes permettent de se connecter avec le réel, de stocker la connaissance et de la transmettre de génération en génération.

Jousse utilise alors ce vécu, combiné à sa formation religieuse et scientifique, pour comprendre la pédagogie de Rabbi Ieshoua (Jésus). Ce maître araméen connaissait sûrement les gestes de la tradition, il évoluait dans le milieu de l'oralité ; il faut donc le saisir à vif dans son milieu véritable, et non pas simplement disséquer les Évangiles, écrits en grec bien plus tard, au moyen de la méthode historico-critique. Jousse fait de Jésus un Rabbi-paysan, un homme de la terre d'Aram pétrit des Targoums qui traduisent la foi vécue et quotidienne des juifs de son temps.

A l'école, il découvre, en même temps que la langue française, le monde de l'écrit et une certaine manière de se comporter aux antipodes de ce qu'il a vécu dans la campagne. Il doit rester, comme tout écolier, assis sur une chaise pour écouter un professeur plusieurs heures par jours. L'immobilité règne à l'école, ainsi que le primat de

la langue française et le culte du savoir livresque. Il se révoltera tout au long de sa vie contre cette discipline qui lui semble aux antipodes de toute pédagogie vivante, au cœur du réel. La supériorité affirmée et imposée de l'écrit sur l'oral le rebute. Cela va à l'encontre de toutes ses expériences d'enfants sarthois.

De cet antagonisme qu'il vit difficilement entre le monde paysan d'où il est issu et la culture bourgeoise et urbaine qui caractérise l'école de la troisième République, il tire sa première prise de conscience majeure ; il commence à saisir qui il est, la valeur du milieu d'où il vient et les prétentions de la société dans laquelle il devra vivre en tant qu'homme. Ce qui relève pour l'instant des intuitions de l'enfant, de son mal-être, se transforme très bientôt en un combat d'idées fertiles.

Le paysannisme – c'est-à-dire la conscience que le monde paysan pétri de gestes et d'oralité, porte en lui les ressorts culturels indispensables à toute forme de vivre-ensemble et à toute transmission de la connaissance – devient la fondation de son anthropologie vivante. C'est le socle de son épistémè : sa vision du monde tel qu'il a été et son analyse du monde tel qu'il devient... et tel qu'il pourrait être si la civilisation moderne était capable de se reconnecter avec ses racines gestuelles. Ce monde paysan est le lieu même où la vie sociale, culturelle et spirituelle s'expérimente *in vivo*.

Le bourgeoisisme qui caractérise la victoire de cette civilisation capitaliste et technique le dégoutte profondément. Il y voit le signe d'une décomposition anthropo-logique ; une nécrose dans l'ordre de la civilisation. Il donne le nom d'algébrose à ce processus mortifère qui nous pousse à nous éloigner toujours plus du réel et de la vie, à préférer l'idéologie et l'abstraction au vivant. La montée des totalitarismes au cours de cette première moitié du XX^e siècle va lui donner l'occasion d'approfondir l'analyse de cette maladie occidentale.

Sa période scolaire ne fût pas seulement l'apprentissage des contraintes de la société moderne. Il fût un bon élève, dans toutes les disciplines, et il découvrit l'apprentissage des langues. Le latin, le grec et l'anglais, mais aussi l'allemand et l'italien. Cette formation linguistique complète lui permet de faire le lien avec ce qu'il porte en lui : le sens du rythme !

Il l'a complètement incorporé dans les bras de sa mère et au contact des veillées paysannes où la tradition orale était perpétuée. L'adolescent transpose par réflexe conscient cette expérience sur les textes anciens. Il apprend l'Iliade et l'Odyssée et tente d'en retrouver le rythme ; il apprend des vers latins et en compose lui-même comme un poète traditionnel. C'est un aède qui se découvre.

C'est ici que l'on comprend toute l'importance que Jousse accorde à « la prise de conscience ». Le chercheur scientifique à un laboratoire dans lequel il doit travailler toute sa vie : lui-même. Il y a du socratisme dans le jousisme. Le corps (au sens global de composé physique et psychologique dynamique) est le siège de toutes nos expériences du monde.

Nous nous imprégnons de tout ce qui se passe autour de nous dès le ventre maternel. Tout cela devient un trésor endormi, un capital inconscient. Notre mémoire attend d'être réveillée. Elle engrange ces connaissances potentielles sous la forme de mimèmes. Ensuite, l'être humain dans sa globalité doit devenir capable de communiquer et de transmettre aux autres.

Jousse s'attaque là à l'immense question de l'origine du langage qu'il refonde. Il abandonne toute quête historique des « origines », c'est-à-dire qu'il renonce à la chronologie, et pose sa recherche sur les fondements anthropologiques de l'expression humaine. En effet, le langage n'est pas réductible à l'acte oral ; il met d'abord en jeu le corps tout entier.

Les rythmes et la logique des gestes mis alors en jeu seront reportés ensuite sur les organes de la parole, par souci d'économie des forces. Enfin, l'écrit, tard venu dans l'histoire de l'humanité, devra lui aussi être étudié selon ces mécanismes anthropologiques globaux que nos ancêtres ont transposés et concentrés dans le geste d'une main puis dans des techniques de rédaction.

Cette recherche vertigineuse naît ainsi des expériences difficiles et conflictuelles de son enfance, à cheval entre deux mondes : celui de la tradition (qu'il voit peu à peu disparaître en Europe) et celui de la modernité triomphante qui a la prétention de porter un jugement de valeur sur des civilisations anciennes dont elle ignore tout.

Les hommes sans écrit sont des « primitifs » ; ils sont aussi sans histoire. C'est tout le sens du concept de préhis-

toire que l'on forge au milieu du XIX^e siècle lorsque naît la discipline. L'enfant Jousse a grandi chez des « primitifs » sarthois.

Son apprentissage scolaire lui permet de mesurer l'abîme qui existe désormais entre ces deux cultures. Toutefois, il fait le lien entre les deux mondes : il projette sur la scène universitaire l'homme de la terre qu'il est resté et démontre que ce qu'il a reçu est scientifiquement fertile pour comprendre les langues anciennes, l'enseignement de Jésus, la Bible, le Coran ou les africains et les indiens d'aujourd'hui.

LE PRÊTRE, LE GUERRIER, LE SAVANT.

Dès l'adolescence, Jousse (José donc Jésus en patois) ressent la vocation. Sa mère le soutient. Il semble qu'à douze ans, il ait fait la plupart des expériences fondatrices qu'il creuse ensuite tout au long de sa vie ; seule la guerre lui manque encore... elle arrive. Il entre au Grand séminaire de Sées, dans l'Orne en 1906. Nous sommes au cœur de la crise moderniste et au tout début de la Laïcité (loi de 1905).

M. Jousse est confronté pour la première fois aux études historico-critiques. Il a des facilités parce qu'il a de solides fondations classiques : le latin et le grec puis l'hébreu et l'araméen selon la Méthode des racines de Maunoury après avec un prêtre vicaire à Beaumont-sur-Sarthe... qui est lui-même un disciple de Maunoury.

Il a toutes les qualités qui auraient pu le mener à devenir un grand exégète. Mais il se révolte contre le modernisme qui fait perdre la foi à beaucoup de personnes... même des prêtres. Le modernisme naît de la confrontation de la science avec la foi ; d'une certaine manière cela commence avec Galilée et nous pouvons considérer ce choc frontal entre l'Église et les savants comme un des moments fondateurs de la modernité européenne.

La crise moderniste est un peu différente puisqu'au XIX^e siècle la science a gagné sa partie. Triomphante, elle décide de faire de la religion un objet d'étude comme un autre, y compris la Bible sur laquelle on applique alors le positivisme. La bible est décomposée sous le feu de la critique historique. On se rend compte que la vérité historique de la rédaction de ce livre est très éloignée des vérités établies. L'existence de Jésus finit par être mise en doute. Le

Christ devient un Mythe païen que l'Eglise aurait christianisé à la fin de l'Antiquité. Enfin, l'historico-critique qui ne peut considérer l'Evangile comme une source historique digne de ce nom, affirme que le Jésus historique y est absent en tant que tel, et que nous n'avons pas ses paroles authentiques.

Tous ses récits et ses sentences ont été recomposés, parfois fabriqués durant les trois siècles qui suivent la mort du rabbi nazaréen, en attendant la grande synthèse puis l'établissement du canon de la bible par les autorités chrétiennes en 325 au Concile de Nicée.

La foi est ébranlée (pas celle de Jousse) ; l'autorité de l'Eglise n'est plus assurée. Elle vient de perdre ses États, le Pape est « prisonnier » auto-déclaré au Vatican, et la France vient d'adopter la Laïcité avec une certaine violence au point que les relations entre Rome et Paris sont rompues. D'ailleurs, Jousse poursuit ses études de théologie à Séez puis à Cantorbéry en 1913 et enfin à Jersey de 1920 à 1923 car les Jésuites ont été chassés de France.

Théologiquement, il est sûr de la Justesse de la position traditionnelle de l'Eglise : il pense que les Évangiles transmettent fidèlement les enseignements de Jésus. Il ne s'agit pas ici de la confession de foi du fidèle et du futur prêtre, il s'agit de la certitude du futur anthropologue. À partir de son expérience du milieu traditionnel sarthois et avec sa connaissance de l'araméen, il pense qu'on fait fausse route scientifiquement. Si la tradition orale et le monde araméen sont absents des recherches historiques, alors celles-ci sont caduques à la base. Il faut analyser Jésus selon ses propres paramètres, pas les nôtres. Jusque là, on peut suivre Jousse assez facilement ; il fait preuve de bon sens plus qu'il n'est révolutionnaire.

Mais il va plus loin. Les mécanismes corporels et oraux que l'on retrouve universellement et qu'il a intégrés durant son enfance dans la Sarthe, permettent non seulement de comprendre la pédagogie et le sens profond de ce rabbi galiléen, mais cela permettrait aussi de démontrer la validité de la transmission depuis la situation première (Jésus enseigne) à la dernière (mise par écrit finale de l'Evangile au IV^e siècle). En effet, ces mêmes mécanismes anthropologiques ont été transposés dans la composition de la Bible dans son ensemble. L'étude rythmique des passages bibliques permettrait de prouver que l'on retrouve l'oral sous

l'écrit de la même manière que l'araméen sous-tend systématiquement le grec du Nouveau testament.

Jousse à désormais sa mission. Celle qu'il s'est fixée librement en faisant une première synthèse intérieure entre son monde paysan et l'école moderne. Ce sera la colonne vertébrale de l'anthropologie du geste.

Il se présente donc chez les Jésuites avec un projet intellectuel qu'il expose. C'était l'époque où l'on pouvait aller voir les jésuites en ayant « une double casquette ». L'appel de la foi, bien sûr, mais aussi une ambition intellectuelle affirmée et suffisamment cohérente pour être acceptée. La même année, P. Teilhard de Chardin fait la même démarche que Jousse. Lui aussi bousculé par la crise moderniste, il veut faire le lien entre l'évolutionnisme et la théologie. La compagnie des Jésuites accepte les deux hommes qui deviennent conovices et amis à Jersey.

Ils auront un destin parallèle jusqu'à leur mort, puis la postérité de Teilhard et l'oubli de Jousse les sépareront ; je pense que Rome a volontairement soutenu l'œuvre de Teilhard post-mortem et oublié Jousse tranquillement, alors qu'elle l'avait encensé de son vivant.

Pourquoi ? Le concile de Vatican II marque l'acceptation des acquis de la méthode historico-critique. C'est la nouvelle stratégie de Rome qui permet de sortir de la crise moderniste et d'accoucher du catholicisme moderne. Ce rapport pacifié (relativement) entre foi et science, a été préparé par Pie XII au cœur de la Seconde Guerre mondiale en septembre 1943 avec l'encyclique *Divino afflante spiritu*. L'œuvre de Teilhard, à la fois scientifique et théologique, correspond dès lors aux objectifs de l'aggiornamento (mise à jour de l'Eglise).

Jousse quant à lui n'a pas écrit d'œuvre ; il est donc difficilement utilisable. De surcroît, son anthropologie religieuse est en opposition frontale avec l'École historique moderne ; il en rejette les conclusions car il ne lui reconnaît pas de fondement légitime. Toute sa vie, il aura tenté de démontrer que l'on retrouve tel quel les enseignements de Jésus dans la Bible à partir d'un schéma très simple au point d'en devenir simpliste : le rabbi prêche en araméen et après sa mort la transmission orale se poursuit dans les milieux populaires araméens selon les mécanismes de la tradition. La Parole, avec Paul, atteint les païens, donc les milieux grecs et latins qui sont déjà des cultures de l'écrit.

On « décalque » alors l'araméen en grec et on transmet le message de Jésus oralement en grec. Enfin, la dernière étape ; il suffit de coucher le grec oral sur le papier en transposant la rythmique de l'oralité que l'on retrouve assez facilement. Ce schéma constitué d'une série de décalques successifs « prouve » l'authenticité des Évangiles.

Rome, qui, dans les années 20 et 30, voit en Jousse une solution possible et crédible à la crise moderniste n'a plus besoin de lui après Vatican II. Je peux même dire que sa position devient gênante... c'est encore le cas aujourd'hui.

Jousse interrompt ses études pour faire son service militaire en 1907/1909. Il est ordonné prêtre en 1912. La Grande Guerre l'appelle bientôt. Il est officier d'artillerie pendant quatre ans et il est remarqué pour ces aptitudes au combat. L'expérience de cette guerre est déterminante comme pour la plupart des hommes de sa génération. Certains s'engageront pour l'Europe ou la S.D.N. Les années 20 verront la naissance du premier mouvement œcuménique porté d'abord par les orthodoxes et les protestants.

Jousse n'est pas porté vers l'engagement politique mais plutôt vers l'analyse des événements. Dans les tranchées, il observe les profondeurs de l'humanité et de l'inhumanité. Il perfectionne son regard d'anthropologue mais aussi de prêtre.

C'est sans doute durant ces années-là que fusionnent les différents aspects de son caractère. C'est un prêtre qui aime le combat et c'est ainsi qu'il vivra sa quête scientifique de notre vérité anthropologique : « La Vie est un mécanisme qui mange et qui, pour manger, fabrique ou reçoit des armes, pour tuer.² »

Il est aussi un analyste froid, capable d'aller au cœur du volcan pour en retirer de la matière brûlante : « L'Homme est un Animal qui tue son semblable pour vivre. Voilà la loi de Gravitation de la Mécanique humaine. C'est la première loi que la mère doit enseigner à son enfant. C'est la première règle que l'Assistante maternelle doit répéter à celui

qui lui est confié. C'est faute d'avoir répété cette loi à notre génération qu'on nous dit être actuellement en état de crépuscule, sinon de décadence. La force d'un homme, ce n'est pas de croire aux paroles, mais de regarder le Réel. Et nous avons besoin de faire un cours de mécanique humaine après avoir fait un cours de mécanique biologique. Ces années dernières, je vous avais défini la Vie comme suit : La Vie est un mécanisme qui mange et qui pour manger, fabrique des armes et tue la Vie. Cette tuerie s'exerce d'espèce à espèce. Il y a une exception, l'exception humaine, anthropologique. Nous allons nous trouver aujourd'hui devant cette effroyable tuerie d'homme à homme³. » Jousse veut saisir le réel, et il le fait au prix de combats et de souffrances sur lesquels il revient régulièrement dans ses cours.

Cette personnalité bouillonnante, parfois agressive, lui vaudra quelques inimitiés. C'est un homme passionnant... c'est une lame à double tranchant.

LES INDIENS D'AMÉRIQUE

À la fin du conflit, en 1917, il est envoyé aux U.S.A pour enseigner le maniement du canon de 75 aux officiers américains. Il y rencontre et y forme les Patton, Eisenhower... Ses talents rhétoriques et sa maîtrise de l'anglais font aussi de lui un ambassadeur pour la cause de la reconstruction française auprès de l'auditoire américain⁴. Ces quelques années américaines sont d'une très grande richesse pour l'homme comme pour l'anthropologue. Il enseigne le français diplomatique à Washington, travaille au laboratoire astronomique du Mont Wilson. Le ciel physique comme spirituel est sa première vocation ; l'anthropologie ne viendra que plus tard.

Jousse est fasciné par la révolution des Galilée, Newton etc. Il envie les progrès immense que cette discipline a fait en quelques siècles, puis il a une « révélation » : il faut absolument faire dans la « mécanique » humaine, ce qui a été accompli dans la mécanique céleste. On a scruté l'univers avec des appareils énormes, mais qu'a-t-on fait pour com-

2. E.A 16/01/50.

3. EA. 22/11/48.

4. En effet, les U.S.A sont de tradition isolationniste ; c'est la doctrine Monroe, un sénateur américain du tout début du XIX^e siècle qui posa comme principe que l'Europe ne devait plus s'occuper des affaires américaines et réciproquement. La population adhère à cette doctrine et il faut retourner l'opinion. Jousse s'y emploie avec la passion patriotique qui l'habite.

prendre scientifiquement l'être humain dans toute sa complexité ? Presque rien ! Jousse veut devenir le Newton de l'anthropologie vivante. Sa loi du mimisme équivaut, en importance, à celle de la gravitation universelle. Elle est au fondement de l'existence humaine.

Or, en même temps que Jousse forme les soldats américains, il y a parmi ses élèves des indiens des réserves situées à côté de Washington. Il est intrigué par leur langage gestuel très sophistiqué et il va régulièrement dans les réserves pour apprendre avec eux cette langue des signes.

Les indiens d'Amérique du nord peuvent ainsi communiquer entre eux facilement avec tout leur corps, alors que les langues sont très diversifiées : c'est un métalangage... ou peut-être un infra-langage. C'est-à-dire un mode d'expression antérieur au mode verbal et fondateur de celui-ci. Jousse trouve avec les indiens le laboratoire vivant et la preuve expérimentale que son mimisme est heuristique.

La pensée scientifique de son temps, tributaire des mentalités, fait des indiens et autres africains des primitifs, des peuples sans histoire parce que sans écrit. Et bien si, ils écrivent !

Ils le font avec l'ensemble du composé humain. C'est une civilisation à part entière ; elle fut la nôtre au temps des druides gaulois qui refusèrent d'enseigner au moyen de l'écrit de peur que cela n'entame nos facultés anthropologiques. Elle fût aussi celle du rabbi Ieshoua dont les enseignements et la méthode se révèlent beaucoup plus proches de ces indiens-que Jousse appelle ses maîtres- que de tout ce qu'on enseigne dans les facultés de théologie et d'histoire.

On voit ici comment Jousse concrétionne tous les aspects de sa vie et de sa pensée scientifique. Un voyage diplomatique et militaire aux U.S.A, quelques rencontres singulières et puis Jousse parvient à jeter toute une série de ponts dans des directions variées. S'il a cette force synthétique, cette capacité transdisciplinaire, c'est parce qu'il parvient toujours à ce positionner dans les fondements, à trouver ce qui nous est anthro-po-logiquement commun et qui se déploie ensuite dans la diversité culturelle et sociologique. *UNITAS MULTIPLEX* ! Le positivisme l'avait ou-

bliée au nom de la nécessaire spécialisation scientifique ; Jousse la redécouvre et l'applique.

LES MAÎTRES DE PARIS

De retour d'Amérique, Jousse comprend qu'il lui faut combler quelques lacunes pour que ses idées soient un jour reconnues scientifiquement. C'est ici que le choix des maîtres est crucial.

De 1921 à 1925, il se forme auprès de Pierre Janet, un des pères de la psychologie scientifique française, ainsi que Dumas et Delacroix. Il va aussi apprendre l'ethnologie auprès de Marcel Mauss, ainsi que la phonétique expérimentale de l'Abbé Rousselot : « Au cours de mes recherches scientifiques, j'ai eu le grand honneur de ne rencontrer que des maîtres de première grandeur. Au Laboratoire de phonétique expérimentale au Collège de France, ce fut mon maître l'Abbé Rousselot qui, à ses derniers jours disait : " Si j'avais votre âge, je reprendrais la question du langage et la question du rythme comme vous l'avez prise ". Au Collège de France également, le grand psychiatre Pierre Janet, fut mon maître pour la Psychologie du Comportement qui était l'ébauche de ce que j'ai essayé d'esquisser devant vous : l'Anthropologie du Geste. Au Laboratoire de psychiatrie de Ste Anne, ce fut le souriant et unique maître Georges Dumas. Et puis, le dernier mais non le moindre, le prêtre le seul véritable prêtre scientifique que j'ai rencontré dans ma vie : le RP. Léonce de Grandmaison, celui qui, dans ses derniers jours me disait : " Je ne puis partager vos idées. Toute ma formation gréco-latine s'y oppose. Et cependant, je sais que vous avez raison "... Et une autre fois : " Lorsque vous étendrez les mains vers les théologiens, vous ne rencontrerez que le vide. On s'écartera de vous pour que vous ne puissiez absolument rien faire. Mais allez de l'avant quand même. Un jour, vous rencontrerez des jeunes qui vous comprendront⁵. » Rousselot meurt en 1924, privant Jousse d'un allié très précieux.

Ce rapprochement est aussi stratégique : l'ethnologie et la psychologie sont des laboratoires vivants. L'hôpital et l'asile sont les lieux où l'on peut observer le « démontage » de la mécanique humaine, surtout l'apraxie et l'aphasie. De cette observation, on pourra mieux comprendre le

5. EA. 06/02/50.

fonctionnement normal du corps, surtout du verbe et du geste. Ensuite, on raccorde cela à l'ethnologie pour comprendre comment les cultures traditionnelles utilisent les fonctions naturelles de l'Anthropos pour construire un langage global, façonner une langue particulière, bâtir de la culture singulière et, bien sûr, concevoir et transmettre un enseignement spirituel.

Jousse veut démontrer que le mimisme est le fondement de toute expression humaine : « le mimisme est la tendance instinctive que seul possède l'anthropos, à rejouer tous les gestes de l'univers⁶ ».

En 1925, il se lance, soutenu par le RP de Grandmaison⁷. Il publie le *Style Oral*, son œuvre fondatrice. Il y expose l'ensemble de ses idées en s'appuyant sur les recherches scientifiques les plus récentes des disciplines majeures de son temps. Il construit son armée, en quelques sortes, afin de ne pas partir au combat tout seul. Il ne faut pas qu'on le prenne pour un original ou un rebelle ; il doit démontrer qu'il se situe aux avant-gardes de la science moderne. Il s'allie aux grands noms de la science et conquiert peu à peu son territoire, celui d'une nouvelle forme d'anthropologie.

En effet, dans les années 20 et 30, cette spécialité se préoccupe des squelettes ; c'est plutôt de la paléontologie évolutionniste ainsi que la pratique son ami P. Teilhard de Chardin. Ou alors, on pratique la biométrie des peuples colonisés. Les africains et les asiatiques sont mesurés afin d'établir des types raciaux, avec des caractéristiques supposées sur le plan comportemental. C'est la grande époque du racialisme, qui règne aussi à l'École d'Anthropologie où Jousse enseigne pourtant.

Jousse récuse autant l'anthropologie des cadavres que celle des races. L'anthropologie doit être vivante et dynamique : il faut s'observer soi-même, observer les nouveau-

nés et les enfants qui réagissent « spontanément » devant le réel qu'ils intussusceptionnent, observer enfin les peuples traditionnels qui n'ont pas rompu avec les mécanismes profonds de l'apprentissage et de la connaissance *in vivo*.

L'université française fait toujours de Lévi-Strauss le fondateur de l'anthropologie moderne. Pourtant, il y a un chaînon manquant entre la vieille anthropologie (celle des squelettes et des races) et le structuralisme que Lévi-Strauss découvre auprès de la linguistique structurale, à New-York, durant la seconde guerre mondiale. Ce chaînon manquant, c'est Marcel Jousse⁸ !

ROME

Son *Style Oral* connaît un succès foudroyant ; il est critiqué et admiré. Le représentant de l'exégèse y voit l'œuvre d'un fou : comment Jésus et l'apôtre Paul pourraient-ils être des araméens ? Parler « comme des paysans », avec des proverbes et des sentences populaires pour mieux transmettre la Parole divine ? Il faut absolument que le Style de Paul soit comparable à celui de Démosthène sous peine de rabaisser l'Apôtre des gentils.

Personne, à part Jousse, n'accorde d'importance prioritaire au monde targoumique qui a façonné Jésus autant que lui-même le recompose pour transmettre son vin nouveau : « Ceci a besoin d'être étudié anthropologiquement, et étudié chez un peuple qui, par son origine, a eu une formation analogue à la Tradition orale galiléenne : celle des Druides gaulois continuant chez les vieux paysans. Nous serions singulièrement forts si nous avions 1000 prêtres à se poser le problème de la pédagogie de Style oral du paysan galiléen Ieoshua. Je n'en ai connu qu'un parmi nous : le R.P. Léonce de Grand maison. Les autres prennent la tangente et sont toujours absents. Et quand j'ai un prêtre

6. EA.22/11/37.

7. Malheureusement, Le RP de Grandmaison décède en 1927. Jousse est quasiment orphelin de celui qui fût son second père... De surcroît, il se retrouve sans son principal soutien. C'est De Grandmaison qui, le premier, intègre les idées jousiennes dans sa recherche théologique ; c'est lui aussi qui voulait le publier dans les *Recherches de Sciences Sociales*.

8. Georges Dumas est le lien intellectuel entre Jousse et Lévi-Strauss, ils sont tous deux ses disciples... Jousse dans les années 20 et Lévi-Strauss dans les années 30. Ce dernier bénéficie du réseau français au Brésil constitué par Dumas. Lévi-Strauss est envoyé enseigner au Brésil de 1935 à 1938 et le docteur Ombredanne (jousien) de 1939 à 1945... Ce réseau marque un tournant méthodologique dans l'histoire de l'ethnologie et de la sociologie française ; le « primitif » est dépassé... on part étudier une culture différente et complexe. Voir à ce sujet, l'article de J.P Lefebvre : « les professeurs français des missions universitaires au Brésil (1934-1944) » sur www.revues.msh-paris.fr.

en face de moi, je dis : C'est un miracle ! un prêtre qui se pose le problème de Ieshoua au point de vue galiléen !⁹ »

Pourtant, à Rome, « on » est intéressé. La crise moderniste se poursuit et le rationalisme historique a fait des ravages.

Le schéma jousien représente-t-il une issue (oserais-je dire, de secours) ?

En janvier 1927, il est donc invité à Rome pour une série de conférences afin d'expliquer ses découvertes à l'Institut Biblique Pontifical devant un auditoire de 300 personnes : il y a des savants, des prêtres et des cardinaux. Jousse suscite l'engouement. Il est reçu par Pie XI à qui il remet un *Mémoire*. Le souverain-pontife le soutient et lui demande de poursuivre son exploration malgré les difficultés qu'il rencontrera à l'Université : « C'est cela qui sera peut-être mon apport le plus perdurable ! Je suis allé à Rome. Soldat loyal, j'ai montré mes armes scientifiques et la façon de les faire jouer. J'ai vu Pie XI qui m'a demandé de lui faire un mémoire qui était appuyé sur ce que le petit paysan de Vénétie Pie X avait énoncé comme étant la tradition fondamentale et ce mémoire vous le retrouvez dans les études que j'ai publiées dans les différentes revues françaises. C'est que toute la question est là. Est-ce que Jésus, celui qui est la base même de notre civilisation, a existé ? Est-ce que nous pouvons avoir ses paroles, bien qu'il n'ait pas écrit ? C'est là où j'ai vu combien nous étions malades dans nos milieux théologues français ! Quand on a su qu'à Rome on m'avait encouragé dans cette voie, ma voie, au lieu de me soutenir dans mon effort, ce fut un déferlement d'injures dans toutes leurs revues. Il fallait me dégonfler... et je suis encore solide !¹⁰ »

Jousse se lie aussi d'amitié avec le futur Cardinal Bea qui jouera un rôle essentiel au Concile Vatican II quant au rapprochement judéo-chrétien. Le Rabbi araméen de Jousse correspond parfaitement à sa propre démarche même si le professeur Béa est hébraïsant. Il découvre auprès de Jousse le fondement de l'univers biblique textuel sur lequel il travaille : « On avait peut-être trop fait de St Thomas d'Aquin et pas assez de Ieshoua le Galiléen. On avait trop fait de syllogismes et pas assez de paysannisme. Mais maintenant, on

va étudier le paysan galiléen qu'on considère à juste titre comme un Dieu : le Memrâ d'Elahâ, dans son milieu, dans sa pédagogie, dans sa langue araméenne. Cela apparaissait tout de même invraisemblable qu'on étudie le grec, qu'on étudie le latin et qu'on ne se soucie pas de la langue de ce Paysan galiléen qui est à la base de notre civilisation. On ne la connaissait même pas. J'ai été un des premiers à montrer nettement ce qu'était la langue de Ieshoua le Galiléen : l'araméen, non seulement grammatical mais targoûmique. Targoûmique ? Qu'est-ce que cela veut dire ? Il fallait soulever autant de mondes que de mots ! Dans les séminaires, on n'apprenait pas la langue du Dieu qu'on "prêchait". Or ce Dieu n'avait jamais prêché ! Si Ieshoua le Galiléen avait prêché, son enseignement serait actuellement parfaitement mort. C'est cette Doctrine que nous allons étudier dans sa Vie. Doctrine vivante, comprise par la Vie, dans la vie, sans papier, sans écriture, rien qu'avec cette chose splendidement humaine qu'on avait totalement oubliée : la Mémoire. Bergson a ébauché le problème. C'est la grande question de l'Anthropos. L'Homme c'est une Mémoire. L'animal n'a pas de mémoire¹¹. »

Le Père Léonce de Grandmaison et le Cardinal Béa furent les plus fidèles soutiens de Jousse dans l'Eglise. Jousse fait aussi une intervention remarquée au congrès des américanistes de Rome, au sujet des indiens. L'aura de son séjour romain lui permet de remonter en force à Paris.

PARIS

De 1928 à 1932, il se fait connaître dans de nombreux cercles de la capitale. Avec sa collaboratrice Gabrielle Degrée de Loû, ils créent les premiers récitatifs bibliques. Ceux-ci sont joués par des enfants sur les scènes parisiennes. Ces récitatifs sont des passages de l'Évangiles rejoués selon les gestes traditionnels, des allégories vivantes où la Parole est portée par un langage gestuel significatif. Le passage biblique n'est pas récité mais psalmodié. Il s'agit d'un rythmo-catéchisme auquel Jousse accorde une valeur scientifique et pédagogique plus vaste.

Il s'agit de montrer que les théories de Jousse ont une application pratique efficace : « La doctrine, elle est autour

9. EA. 16/01/50.

10. EA. 18/01/41.

11. EA 12/03/51.

de vous sous la forme scientifique, elle n'était pas encore en vous sous la forme, faut-il dire religieuse ? Non. Ici. nous ne faisons pas de religion, mais de l'anthropologie. Et alors, nous verrons comment l'HISTOIRE, après la Doctrine, est venue rejouer sous la forme mimodramatique. Un paysan, est toujours concret. Il manie les choses. Il rejoue les choses et c'est ce que nous avons dans les premiers Mimodrames de la Genèse : le Mimodrame de la Plantation du Jardin de Plaisance, du Parc de Plaisance, le Mimodrame du Modelage de ce terreux qui est modelé à l'image et à la ressemblance du Modeleur, autant qu'une chose visible peut refléter l'Invisible ! Ah, voilà bien la grande difficulté ! Pour pouvoir saisir l'Invisible, l'incarner dans le Visible ! Mythe ? Non. Essai d'explication dans les sciences ! Génie de la Réussite ! Comme tout cela est loin des préoccupations des théologues ! Quelques semaines avant le coup de foudre de l'encyclique *Humani generis*, l'écho d'un théologien me disait : " Actuellement, nous ne pouvons pas encore parler du "mythe" de la Genèse, mais attendez, ce ne sera pas long, on y viendra sûrement ". J'ai répondu « JAMAIS !! ». On n'y viendra jamais, parce que maintenant on sait la différence qu'il y a entre le Mimodrame explicatif et ce qui est possible d'appeler Mythe ". Vous voyez ce que nous avons à faire ?¹² »

Si les lois anthropologiques joussiennes sont justes, si le Rabbi Ieshoua les a bien utilisées (Jousse fait de Jésus le père de l'anthropologie vivante), alors on doit pouvoir s'en servir pour mettre au point des méthodes globales d'apprentissage meilleures que celles de l'école classique. Un des lieux de l'expérimentation est le catéchisme qui permet de conjuguer son anthropologie de la connaissance avec le thème de la pédagogie de Jésus. Plus largement, des éducatrices pour les petits enfants se rapprochent de Jousse qui les instruit. Nous sommes là dans le contexte très dynamique de l'entre-deux-guerres où la pédagogie pour la jeunesse représente une préoccupation majeure, suite au traumatisme de la Grande Guerre. La civilisation technique et bureaucratique est critiquée de toute part ; il y a un mouvement général en France et en Europe qui tend à retrouver le contact perdu avec la nature et avec le rythme vivant.

Parallèlement, Jousse donne quelques conférences ; la plus notable est celle du congrès de psychologie appliquée

de 1929 organisée par Pierre Janet qui profite de cette occasion pour mettre en selle son disciple : « Un peu plus tard, au grand amphithéâtre de la Sorbonne, lors d'un Congrès de Psychologie appliquée, avec Pierre Janet comme président, nous avons eu une démonstration mimo-dramatique et rythme-mélodique de Gabrielle Desgrées du Loû présentant des jeunes filles anthropologiquement formées. Après cette démonstration, un des grands musicologues français est venu me dire : " Comme cela serait parfait si l'on mettait de l'accompagnement à ces mélodies ! Qui donc vous a fait ces mélodies ? Qui donc est le génie assez pur pour donner cette sorte de résonnance verbale. Ce n'est pas du chant, ce n'est pas de la parole, c'est je ne sais trop quoi... *Unheard melodies* ! ". Ce " je ne sais trop quoi ", c'était le génie d'un Rythmo-méliste verbal encore inentendu et qui, d'emblée, se révélait au-delà des gwerzes et des Sônes, naguère recueillies par Bourgault-Ducoudray et tous les techniciens des mélodies bretonnes. Que cherchaient-ils, ces techniciens qui étaient uniquement des " musiciens " ? A caresser esthétiquement les oreilles. En effet, vous avez besoin de musique, de musique pure, pour ne plus penser ! Est-ce que vous pensez trop fort, en temps ordinaire ? Je ne sais pas. Mais il y a de certains moments où vous avez besoin, paraît-il, de vous détendre de la Vérité dans de la Beauté. Alors, on vous caresse voluptueusement les organes de Corti. Gabrielle Desgrées du Loû pensait et verbalisait en rythme-méliste. Elle se berçait au rythme, à la fois net et souple, de choses comparables à cette Berceuse sarthoise de ma mère que je montre si souvent et qui m'a permis de découvrir le double Bilatéralisme de la rythme-catéchistique de Rabbi Ieshoua le Galiléen :

Sassons, bluttons du son
pour les petits nourrissons
Sassons, bluttons du son
pour les petits nourrissons
qui sont dans la maison.

Comme elle a immédiatement et profondément senti et compris ce que c'était que le Bilatéralisme, ce double Bilatéralisme encore ignoré de tant de techniciens du Rythme. Je commençais à la former en l'informant avec ma mère. Voilà pourquoi je l'ai tant aimée, parce que j'avais retrouvé ma mère dans tous ses gestes expressifs et rythme-mélo-

diques. Alors, nous avons eu à découvrir ensemble et à élaborer une immense discipline verbo-mélodique, entièrement nouvelle¹³. »

En 1930, Jousse est invité à présenter ses travaux à l'Université de Louvain, puis au Saulchoir (à cette époque en Belgique, et désormais à Paris) où le Père de Sertillanges demande lui de faire une conférence. Pour la première fois, Jousse l'intitule « l'anthropologie du geste ». Il était jusqu'à présent considéré comme un psychologue du langage. Le savant commence donc à affirmer son identité scientifique.

Il se sent en position de force... et en effet, c'est à partir de 1931 qu'il peut enfin monter sur la scène universitaire comme chercheur et professeur reconnu : « Personnellement, pendant combien d'années ai-je essayé de comprendre et de faire comprendre ce grand mécanisme paysan ! J'ai eu de délicats accueils dans cette Alma Mater de la Sorbonne où tous mes maîtres sont, pour ainsi dire, venus à ma rencontre : Pierre Janet, Georges Dumas, et puis l'Accueillant par excellence, le Doyen de la Faculté des Lettres, mon cher maître Henri Delacroix qui, dans ses propres livres, me tait pour m'annoncer ! Que je me connaisse en connaissant mes maîtres de la Sorbonne ! Non seulement les Maîtres de la Sorbonne, mais aussi celui qui est pour moi le Maître des Maîtres, le Pape, à Rome, qui m'a tout de suite fait l'accueil le plus bienveillant et le plus encourageant. On se souvient de la phrase que j'ai répétée bien souvent. Le Pape Pie XI, après le contact cœur à cœur que nous avons eu et après une étude personnelle qu'il avait faite de mes travaux, disait : " C'est toute une révolution, mais c'est le bon sens même ". Oui, c'était le bon sens paysan, le bon sens du Paysan aulerque-cénomane, un peu analogue au souverain bon sens du grand Rabbi paysan galiléen. Pie XI me prophétisait : " Suivez votre voie. Dans cinquante ans, toute la tradition vivante de l'Eglise sera appuyée sur vos travaux de *Tradition de Style oral* ". C'est fait, et bien avant 50 ans, puisque dans l'énorme volume publié sous le patronage du Cardinal Tisserand, l'*Initiation biblique*, chez Desclès, 1954, pp. 317-318, je trouve l'accomplissement de cette prophétie sous le patronage d'un Cardinal. Il est Lorrain. C'est un paysan tout simple et, maintenant, il fait autorité dans les sciences orientales¹⁴. »

13. S. 10/03/55.

14. EA.10/03/55.

La Sorbonne accueille donc le savant au sein de l'amphithéâtre Turgot grâce au soutien de H. Delacroix, le doyen de la faculté des lettres ; Jousse y enseigne jusqu'en 1957.

En 1932, L'Ecole d'Anthropologie, société savante très importante à l'époque, lui ouvre ses portes. Il obtient la chaire « d'anthropologie linguistique » jusqu'en 1950. Jousse s'est aussi lié d'amitié avec Maurice Goguel, le doyen de la faculté de théologie protestante de Paris. Celui-ci travaille sur les textes du Nouveau Testament et saisi tout l'intérêt de l'apport jouszien quant aux origines du Christianisme. Grâce à lui, Jousse intervient deux fois dans cette faculté en y faisant une démonstration de ses récitatifs. M. Goguel lui donne aussi, sur ses propres heures d'enseignements dans sa chaire des « Origines du Christianisme » de l'EHESS, la possibilité de professer une fois par semaine ce que Jousse fera de 1933 à 1945. Jousse dirige parallèlement son propre laboratoire expérimental de rythmo-pédagogie. L'enfant est au centre de sa préoccupation d'abord pour une raison scientifique : le savant y observe *in vivo* la formation du mimisme. Ensuite, il veut donner à cette loi fondamentale une application pratique pour enseigner. Il est extrêmement préoccupé par la jeunesse française qu'il voit dépérir, « s'algébrosier », c'est-à-dire perdre le contact avec la vie. Il fait de la faillite de notre système éducatif un des responsables de notre défaite devant Hitler : il sait manier le réel et face à lui, les « plumitifs » ont eu l'analyse et conduite que l'on sait...

LES 5 LOIS JOUSSIENNES

Jousse a eu une carrière de type solaire : de 1925 à 1939, il est en pleine ascension. Durant ses années-là, il parvient à théoriser ses lois anthropologiques fondamentales : le globalisme ; le mimisme ; le bilatéralisme ; le rythmisme (ou rythmo-mélodisme) ; le formulisme.

La première loi, celle du globalisme est la plus simple à comprendre ; ici, Jousse n'est pas révolutionnaire car le sens de la globalité et de la complexité se développe déjà à son époque. N'oublions pas que les bases de la physique quantique sont posées à partir de 1880 ; c'est elle qui fait la révolution. À sa suite, des philosophes et des théologiens avant-gardistes comme Alfred North Whitehead et Paul

Tillich intègrent le changement de paradigme que provoque la physique quantique à leur pensée. Le premier crée la philosophie du process et à sa suite, Tillich lance la théologie du process.

C'est la mort annoncée de la mécanique classique ; l'univers devient vivant, vibrant et complexe. *Panta rei* à nouveau marmonne Héraclite du fond de sa tombe. Les cloisons et les certitudes des trois siècles précédents s'effondrent et le travail fondamental est à reprendre. D'ailleurs, peut-être est-ce là que naît vraiment ce que l'on appelle la « postmodernité » dont l'onde de choc se poursuit encore. La pensée quantique réhabilite aussi le sujet humain dans l'observation et l'expérience scientifique ; elle rompt ainsi avec le positivisme dominant qui, au nom de l'objectivité, avait disqualifié et banni le Sujet. On sait désormais à quel point le savant interfère avec le phénomène observé. Tout est lié. Tout vit. Jousse, à sa manière, me fait penser à Whitehead et Tillich. Il a, en quelque sorte, inventé l'anthropologie du process avec sa philosophie de la connaissance si singulière.

Le cosmos jouszien correspond à la pensée quantique ; encore faut-il expliquer scientifiquement le lien entre celui-ci et le sujet humain, dans une véritable philosophie de la connaissance. L'homme est placé au cœur du Réel : comment le reçoit-il, comment exprime-t-il cet apport et comment construit-il sa connaissance ? Enfin, comment transmet-il celle-ci sur des millénaires ?

Telle est la problématique qui va orienter toutes les facettes de la recherche jouszienne et leur assurer aussi leur cohérence.

Le sujet connaissant intussusceptionne (concept créé par Jousse) le monde qui l'entoure : les bruits, les odeurs, les ambiances, les sons etc. sont « enregistrés » inconsciemment à chaque seconde. L'anthropos devient un grand nexus potentiel. Ces informations éparses se stockent en nous sous la forme de mimèmes. Ce sont des gestes logés au plus profond de nous in posse et qui attendent un événement particulier, une prise de conscience, pour être actualisés. Nous voyons comment Jousse conjugue sa formation scholastique avec l'inconscient freudien et l'univers quantique. Sa nouveauté réside dans l'invention du concept de mimème

(qui répond au phonème de la linguistique). Ce n'est pas une « brique », un état fixe ou une unité gestuelle bien établie.

Ce serait plutôt un quantum appliqué à l'anthropologie ; un paquet d'énergie pelotonnée, pour reprendre l'expression jouszienne bien connue, qui attend une « occasion » au sens de la philosophie du process, ou si vous préférez un terme de la théologie chrétienne, un KAIROS, pour jaillir et prendre forme. Ce moment propice, Jousse l'appelle la prise de conscience. « Connais-toi toi-même et tu connaîtras l'univers et les dieux » était-il écrit sur le fronton du temple de Delphes. Jousse ne dit pas mieux.

Des cinq lois, le mimisme lui semble la plus essentielle, la plus révolutionnaire à tel point qu'il aurait pu nommer sa nouvelle discipline « l'anthropologie du mimisme »... mais c'eût été réducteur. Le rythme et le bilatéralisme relient le Sujet vivant et le cosmos

Le rythme est ce qu'il y a de plus universel puisque tout a un cycle, une rythmique : les végétaux, les animaux, les hommes et les planètes. Le bilatéralisme est ce qu'il y a de plus humain. Il commence par la verticalité dynamique. L'humain est un animal debout qui marche en oscillant ; Jousse nomme cela le principe de « l'oscillation universelle ». On sait désormais le rôle essentiel que joue ce mouvement dans le développement physique de la parole et de notre cerveau.

Ensuite, l'anthropos, dès sa naissance, crée son espace spécifique selon les mouvements naturels du corps : le haut et le bas, l'avant et l'arrière, la gauche et la droite. C'est le triple bilatéralisme... et l'homme vit en se « balançant » sur ces axes. Cela détermine sa capacité de pensée et d'organiser son langage. Les rythmes de l'homme sont déjà en lui physiologiquement et « explosent », « déflagrent » grâce au bilatéralisme : « le rythme est la reproduction, à des intervalles biologiquement équivalents, d'une sensation d'un muscle quelconque¹⁵ ».

Il faut aussi faire intervenir avec lui, la mémoire et la conscience pour qu'advienne l'anthropos, dans toute sa singularité : « le réel se croise en face de nous sous forme de “ gestes propositionnels ” possible, mais en réalité, ils ne sont pas propositionnels, car il n'y a pas de conscience à

l'intérieur. Les interactions de l'Univers sont inconscientes. Mais l'homme qui les reçoit et en prend conscience, en fait des gestes propositionnels. »

Je précise que Jousse n'aborde jamais dans ses travaux la question de l'âme ni celle de Dieu. Ce n'est pas un missionnaire déguisé en savant et sa soutane ne l'a jamais détourné de la rigueur scientifique. Il exclue donc volontairement toute question métaphysique pour se consacrer au fondement : l'anthropologie ! « C'est qu'en effet l'Homme est un complexus de gestes vivants et interagissants. C'est en cela qu'il se différencie de ce qui fait un des enseignements les plus complexes dans cette école d'Anthropologie : la différence entre l'Anthropos et l'Anthropoïde. L'Anthropoïde est un animal qui se trémousse. L'Anthropos est un animal qui mime propositionnellement les choses¹⁶. »

Ce processus global de connaissance se transpose ensuite, en plus petit, sur les fonctions spécifiées de la parole et de la main. L'homme rejoue rythmiquement et bilatéralement le réel incorporé et ce jeu devient des proverbes, des poésies traditionnelles, ou telle forme d'écriture mimographique (les idéogrammes chinois surtout). Ainsi, on retrouve dans les formules d'Homère comme dans les évangiles le formulisme et le parallélisme qui montrent le passage du style global au style oral ; ce dernier est mis tardivement par écrit. Ces deux principes servent donc à fabriquer un véhicule de transmission. Si Homère et Hésiode font de la poésie selon les grandes lois de l'anthropologie, ce n'est pas par souci esthétique, même si nous trouvons cela beau. Mais c'est parce que ces lois permettent « d'écrire » et de transmettre l'histoire, la philosophie, etc. Il s'agit d'une pédagogie vivante qui a fait ses preuves durant des millénaires. Pour Jousse, Jésus utilise la même méthode, et on retrouve ce mécanisme de transmission couché tel quel dans le texte final du canon biblique. En fait, toute la recherche anthropologique jousienne culmine dans la question de l'authenticité des évangiles. Nous avons les paroles, les faits et gestes du Rabbi galiléen, parce que c'est pédagogiquement possible et vraisemblable. Ce résultat est sûrement le plus important pour M. Jousse.

LA GUERRE ET LE DÉCLIN

La guerre dévaste Jousse à plusieurs titres. D'abord en tant qu'ancien de Verdun et patriote (assez germanophobe). Ensuite, parce que son auditoire était presque de moitié composé de juifs avant guerre. On disait que ses cours ressemblaient à une synagogue (ce qui n'était pas un compliment). Ainsi, une bonne partie de ses disciples disparaît durant ses années-là. Pourtant, ses cours des années quarante sont très intéressants par les analyses du monde contemporain qu'il fait au regard de l'anthropologie du geste. Il avait déjà prévenu du danger d'Hitler dès les années 30 grâce à une analyse lucide ; il comprend qu'il est un grand manieur de peuple et la puissance de son verbe... il dénonce ces hommes de la civilisation écrite, ces bourgeois qui risquent de se faire balayer.

La comparaison qu'il fait entre Hitler et Staline, leur opposition avec Jésus dont il fait un des grands fondateurs de notre civilisation est aussi redoutable. Elle montre que l'anthropologie du geste donne une acuité particulière pour saisir le réel. Il n'y a pas d'idéologie chez Marcel Jousse, uniquement de l'expérimental. C'est un des aspects qui explique le regain d'intérêt qu'il suscite aujourd'hui, mais cela explique aussi son éclipse durant plusieurs décennies pendant lesquelles la sphère intellectuelle française fut très marquée par l'opposition idéologique. La démarche jousienne qui avait bénéficié du contexte favorable des années 20 et 30 (le retour au réel ; le développement de la phénoménologie), est étouffée à partir de 1945. Le marxisme et le structuralisme vont dominer la scène française.

De surcroît, son état de santé se dégrade à partir de 1948 ; il a sa première congestion cérébrale. Jousse se sent souvent seul, abandonné et incompris. Il sent aussi qu'il ne laisse pas à la postérité une œuvre complète et qu'il lui faut désormais écrire. Mais il a un problème quasiment physique avec le fait d'écrire. Sa deuxième grande collaboratrice, Gabrielle Baron, sera sa main. Il faut bien reconnaître qu'à partir des années quarante, Jousse n'innove plus. Il a déjà tout dit. Il explique autrement les mêmes principes. Il sait qu'il lui faut laisser « une œuvre » ; c'est ce qui lui pose le plus de difficultés. Il a le temps de terminer trois *Mémoires* et de laisser le plan d'une synthèse de ses travaux et de ses idées entre 1950 et 1952.

16. EA. 08/11/43.

En 1955, Gabrielle Dégrees de Loû meurt, laissant Jousse dévasté. Il lui survit intellectuellement deux ans, termine ses cours et dicte à Gabrielle Baron ses « dernières dictées », les dernières traces de son génie.

De 1958 à 1961, Jousse sombre dans la maladie. L'aphasie et l'apraxie qu'il avait tant étudiées s'emparent de lui. Il meurt le 14 Août 61, je jour où commence la construction du mur de Berlin. Il n'aura pas de véritable successeur. Le docteur Morlaàs, fidèle parmi les fidèles, sera un grand témoin du jousisme, mais pas le continuateur. Le jésuite chinois Tchang Tcheng Ming, qui a publié deux thèses de doctorats appliquant l'anthropologie du geste à la civilisation chinoise meurt en 1948 victime de la Révolution chinoise ; le député soudanais Fily Dabo Sissoko qui meurt dans les bagnes du Mali en 1964. Ce sont là deux relais de très grande qualité de la démarche jousienne qui disparaissent.

Jousse aura influencé beaucoup de gens. Certains, honnêtes, le remercieront de cet apport tel Tresmontant, qui projeta de faire une biographie de Jousse à l'instar de celle qu'il venait de réaliser sur Teilhard de Chardin. Mais ses mauvais rapports avec Gabrielle Baron mettent un terme au projet.

C'est tout le problème de la méthode jousienne. Il nous laisse une mine d'or. On peut se servir furtivement... On peut aussi poursuivre l'exploration, mais tout est à faire. Jousse a donné de multiples directions ; il fût un éveilleur.

« Ma science ne peut être qu'une science de pointillés. Je n'ai ni le temps ni les moyens de tracer une ligne continue. Mais cette sorte de pointillés se transformera peu à peu en une ligne de plus en plus pleine, au fur et à mesure que se multiplieront les travaux de mes collaborateurs exécutés d'après une méthode personnellement ajustée. Il y a aussi en méthodologie une équation personnelle. Le maître ne saurait avoir que le rôle d'orientateur¹⁷. »

Soixante ans après sa mort, Jousse oriente à nouveau des chercheurs, des enseignants et des artistes. La fin des grandes idéologies et des grands systèmes philosophiques y est pour beaucoup. En cette époque de postmodernité, l'accent est mis sur le sens pratique, l'adaptation, la souplesse et la redécouverte de notre lien avec la nature. C'est dans cet espace de transition et de difficultés nouvelles que l'originalité de M. Jousse peut s'exprimer et nous guider à nouveau, non pas tant dans le contenu de sa pensée dont certains traits sont dépassés et d'autres discutables ; c'est sa méthode et sa stratégie de la connaissance qui demeurent et pourraient nous irriguer désormais.

17. EA. 02/03/38.